

# Le Samedi

VOL. IV - NO. 12

MONTREAL, 27 AOUT 1892

PAR ANNEE, \$2.50  
LE NUMERO 5 CTS



UNE VISITE A LA CAMPAGNE.

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE,  
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et  
les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE &  
CIE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre àLA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"  
MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 27 AOUT 1892.

Un individu parjure a toujours un procès par-  
jur...és.Un homme peut être muet mais son caractère  
parle toujours quand même.Un journal, c'est comme un homme : il doit  
conserver sa circulation ou bien mourir.Le dernier échelon de l'ambition est une chose  
imaginaire ; personne l'a jamais atteint.Il n'y a pas de caissier plus sûr que celui dont  
les deux jambes ont été coupées dans un accident.En politique, ce n'est pas tout de faire sa mar-  
que, comme de l'effacer après qu'elle a été faite.Les pires ennemis du monopole sont ceux qui  
n'ont pas pu acheter d'actions quand elles étaient  
en baisse.Un homme de deux cent cinquante livres dé-  
ploie l'importance de son poids dans les jours de  
grande chaleur.Le roi de Siam a de bonnes raisons pour défen-  
dre à sa femme la reine de lui laisser ses enfants  
en soin lorsqu'elle va magasiner ; ils sont quatre-  
vingt-quatre marmots.On lit dans un journal quotidien : "Ceux qui  
connaissent M. X... regretteront d'apprendre  
qu'il a été brutalement assailli hier soir, mais n'a  
pas été tué."

## MOTS D'ENFANTS

Bébé (qui vient de perdre son petit frère).—  
Comme cela, petite mère, nous sommes veuves  
tous les deux ?Le père.—Tout ce que je te dis te rentre par  
une oreille et te sort par l'autre.Fernand (réfléchissant).—Mais c'est pour cela,  
papa, que nous avons deux oreilles !

## CE N'EST PAS UN FOU

Le juge.—Alors, vous prétendez que la vache  
du défendeur a causé du dommage à votre pro-  
priété.

Le plaignant.—Oui, Votre Honneur.

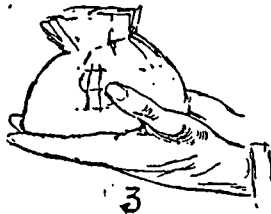
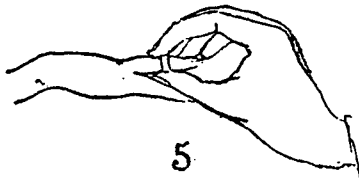
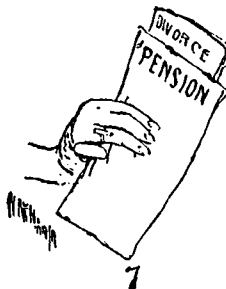
Le juge.—Où l'avez-vous vue pour la première  
fois ?Le plaignant.—Elle était attachée dans l'éta-  
ble du défendeur.

Le juge.—Et la fois ensuite ?

Le plaignant.—Sur mon terrain.

Le juge.—Maintenant comment savez-vous que  
c'était la même vache ?Le plaignant.—Monsieur le juge, croyez-vous  
que si je vous voyais attaché dans l'étable de  
mon voisin et qu'ensuite je vous apercevrais sur  
mon terrain, croyez-vous que je ne vous recon-  
naîtrais pas ?

## LE LANGAGE DES MAINS

I  
Lui.— Vou-  
lez-vous m'ac-  
corder votre  
main ?II  
Elle.—Vous  
demandez la  
main.III  
Lui.— Avec  
ceci.IV  
Elle.— La  
voici.V  
Le mariage.VI  
L'argent bien  
encassé.VII  
Puis, tra-  
ta-ta !

## PREUVE CONVAINCANTE

Mademoiselle.—Je ne le vois maintenant que trop,  
qu'il ne m'aime pas. Voilà cinq minutes qu'il est parti ;  
et il ne revient pas !

## UN JEUNE CRITIQUE

Une dame commande son portrait à l'huile.  
Quand l'artiste le lui apporte, elle demande à son  
jeune fils comment il le trouve.—Magnifique ! splendide, c'est exactement toi,  
moins la tête.

## CE QU'IL Y A DE MIEUX

Henri.—Votre médecin est-il de l'ancienne ou  
de la nouvelle école ?

Paul.—De la plus nouvelle.

Henri.—Comment les distingues-tu ?

Paul.—Petites prescriptions, gros prix.

## FAUT ÊTRE RAISONNABLE

Le propriétaire (à l'ingénieur du rouleau à va-  
neur).—Eh ! l'ami, ne pourriez-vous pas arrêter  
votre machine ? Une femme est très gravement  
malade, et le bruit l'incommode beaucoup.L'ingénieur.—Je ne sais pas ! Va-t-elle être  
longtemps malade, croyez-vous ?

Le propriétaire.—Peut-être un mois.

L'ingénieur.—Un mois ? je n'en ai pas pour  
plus d'une semaine moi !

## ON NE LUI EN IMPOSE PAS

Le phrénologiste passe sa main sur la tête  
chauve d'un vieil imbécile, et tout à coup lui con-  
fectionne un œil au beurre noir.—Comment ! Pourquoi me frappez-vous ? de-  
mande le client ?—Pourquoi ? Parce que je viens de constater  
que dans votre idée, vous vous disiez que je suis  
un imposteur, un charlatan, et puis moi, voyez-  
vous, je ne m'en laisse pas imposer. Voilà !

## UNE INVENTION BIENFAISANTE

Premier voyageur.—Les chemins de fer sont  
une grande invention.Second voyageur.—Grandiose. C'est à eux que  
je dois ma fortune.

Premier voyageur.—Comment cela ?

Second voyageur.—Mes deux tantes et ma  
belle-mère ont été tuées dans une collision.

## MAUVAISE SPÉCULATION

M. de Latempérance.—Enfin, j'ai réussi à faire  
passer une nouvelle loi pour les hôtels. Pas une  
auberge n'aura le droit d'exister en dehors de  
trois milles d'une église ou d'une maison d'école.

Colonel Boissec.—Très mauvaise affaire !

M. de Latempérance.—Vous croyez ? Comment  
donc ?Colonel Boissec.—Avant un an, il n'y aura  
plus ni église ni école.

## UN ÉLÉPHANT RISIBLE

Les éléphants que l'on rencontre dans l'intérieur de l'Afrique occidentale sont superbes mais terribles quand ils se voient attaqués. Leur trompe est fort grande. Ils sont inoffensifs ; mais malheur à ceux qui leur font du mal ; tôt ou tard ils se vengent et ne font qu'une place de leur ennemi. Ils sont très adroits, leur trompe leur est d'un usage multiple, c'est leur principale défense, ils s'en servent pour tout. Ils la remplissent d'eau qu'ils portent gravement sans en perdre une goutte, ils saisissent le plus petit objet serait-ce une menue pièce d'argent sur le sol, ils enlèvent les fortes pierres, arrachent les palissades, assènent un coup d'autant plus terrible que leur levier est plus long et qu'il s'applique comme un jonc sur le corps qu'ils frappent.

Très jeune, l'éléphant s'apprivoise très bien et devient un ami fidèle comme le chien, il ne perd pas de vue son maître. Il est très farceur.

Un de mes collègues en avait un ayant tout au plus deux ans, c'était l'amusement de nous tous. Ce que cet animal m'a fait faire de bon sang, c'est incroyable.

Un jour, non loin de la demeure de mon ami, je me promenais avec deux étrangers. Ces derniers ignoraient l'existence de cet éléphant. Quelle ne fut pas leur stupéfaction en le voyant venir devant eux. Oh ! s'écria l'un d'eux, un éléphant !

A cette exclamation, je ne pus m'empêcher de rire. Soudain, l'éléphant vint, d'un coup de trompe, enlever le chapeau de mon compagnon. Ne sachant ce que cela voulait dire, celui-ci ainsi que l'autre étranger, tremblaient comme une feuille et n'osaient pas bouger.

Moi, je ne faisais semblant de rien, je savais qu'il n'y avait pas de danger à craindre.

L'éléphant rebroussa chemin, fier comme un roi et porta le chapeau à son maître qui se trouvait au seuil de sa factorie.

## A quel âge les femmes se disciplinent ?



*La jeune mariée.*—C'est que mon mari me gâte trop. Combien faut-il d'années de mariage pour qu'une femme en arrive à faire exactement la volonté de son mari ?

*L'oncle.*—Je ne saurais te dire, ma chère ; il n'y a que trente-six ans que je suis marié.

## LES DOUCEURS DE L'ATTENTE



*La saison finit et rien ne vient.*

Plus que jamais, mon deuxième compagnon était inquiet, aussi tenait-il son chapeau de crainte d'en être dépouillé par l'animal.

Nous nous rendîmes chez mon collègue, où nous passâmes une agréable journée, en pensant à l'aventure.

Pendant que le maître de l'éléphant rendait le chapeau à son propriétaire, le pachyderme tirait le mouchoir de la poche du second étranger. L'animal ne nous laissa pas tranquilles. Moi, qui tenais une cigarette allumée, il me la prit et l'avalait, tout en ayant soin cependant de ne pas faire le même cas du mouchoir.

Son maître nous raconta que la nuit il était terrible. Il démolissait les cases des noirs et déracinait les arbres. Il commençait à faire le désespoir de tout le monde. Aussi quel ne fut pas le chagrin de son maître de le voir un beau matin étendu mort au seuil de la porte de sa chambre, on l'avait empoisonné.

Il en fut malade, car il l'aimait comme son enfant.

Un fait bizarre :

Au cap Lopez, où il a été enterré, le parterre contient chaque matin des traces d'éléphants.

Il n'y aurait rien d'étonnant que ce soient son père et sa mère qui viennent flairer son cadavre car s'il y a un animal affectueux et intelligent c'est bien l'éléphant.

LARGEVILLE.

L'esprit n'est souvent au cœur que ce que la bibliothèque d'un château est à la personne du maître.

## HISTOIRE VRAIE

Un monsieur avait besoin d'argent pour le 29 février de cette année. Il alla trouver un honnête usurier juif et lui demanda trois mille francs.

—C'est bien, dit le youpin, vous allez me faire votre billet. A combien de temps fixez-vous l'échéance ?

—Un an.

—Soit. Nous ajouterons donc les intérêts.

—C'est trop juste.

—Car, vous pensez bien que je ne peux pas prêter mon argent gratis.

—Naturellement.

—Ajoutez donc la somme au capital.

—Cela fait... ?

—Mais c'est tout simple ! Nous disons mille écus pour un an... cela fait 4,500 francs.

—Comment ? 4,500 francs d'intérêt !

—A cinquante pour cent. C'est le chiffre

—Diable ! diable !

—Si vous trouvez l'argent trop cher, vous n'avez qu'à le dire, et nous laisserons là cette affaire, dit le juif en refermant le portefeuille d'un geste sec.

—Non, non ! s'écria l'emprunteur effrayé de cette pantomime menaçante. J'accepte.

—Libellez donc votre billet.

—Quel quantième avons-nous aujourd'hui.

—Le 29.

L'emprunteur écrivit :

« Au vingt-neuf février prochain, je paierai à M. X..., ou à son ordre, la somme de quatre mille cinq cents francs, valeur reçue comptant, Alger, le..., etc. »

—A merveille ! fit le capitaliste après avoir lu le billet.

Et l'usurier donna les trois mille francs.

Une heure après, il s'apercevait de l'imprudence. Il courut chez son débiteur et lui demanda de remplacer son billet par un autre à l'échéance du « 28 février prochain. » Mais l'autre lui rit au nez, et il devra attendre quatre ans avant d'être remboursé.

Sera-t-il même payé au bout de ces quatre années ? Ça n'est pas bien sûr. PIPPIN.

## PAS APPRÉCIÉE

*Elle.*—Mon Dieu ! que j'aime donc la musique.  
*Son cher frère.*—Alors, pourquoi ne cesses-tu pas de pratiquer ?

## IGNORANCE BIEN CACHÉE



*(A Old Orchard.)*

*Miss Américaine.*—Je suis sûre que vous n'avez jamais vu prendre de homards ?

*Green Montréalais.*—Des homards ! Nos côtes en sont rouges !



## LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens)

A propos de bains de rivières, voici ce qu'on peut lire à la porte d'un grand établissement flottant :

*Bains pour hommes froids et tempérés.*

Taupin rencontre son camarade Pitois, le meilleur de ses amis.

— Taupin ! s'écrie Pitois, dans mes bras ! Et dire qu'il y a près d'un an que je ne t'ai vu.

Taupin, avec conviction :

— Oh ! moi, il y a bien plus longtemps.

Entre portières :

— Votre fils n'est que dans le douzième d'artillerie, Madame Chapuzot, tandis que le mien est dans le second, ajoute-t-elle en se rengorgeant, et il espère passer bientôt dans le premier !

Une petite fille, s'adressant à sa maman :

— N'est-ce pas, petite mère, que du moment que la personne croit ce que vous dites, c'est pas mentir ?

Un monsieur voyage en compagnie de sa belle-mère. Tout à coup, celle-ci, prise d'un accès de fièvre chaude, entr'ouvre la portière et se précipite sur la voie. La mort est instantanée.

— Sapristi ! fait le voyageur, si j'avais pu prévoir, je n'aurais pas pris de retour pour elle.

Un Monsieur, l'air pressé, passe devant une station de voitures. Un cocher, l'air engageant, lui désigne son fiacre.

— Voilà, bourgeois, une voiture.

— Merci, répond le passant, mais je vais tout près.

— Est-il bête ! dit alors le cocher à un de ses collègues. Il s'imagine que je tiens à aller loin.

On cause des inconséquences de la Justice.

Champoireau, après réflexion :

— Je vous demande un peu de quoi se plaignent les plaideurs. Voyons, est-ce qu'il n'y a pas autant de gens qui gagnent leurs procès que de gens qui les perdent ?

Le célèbre comédien Odry, des Variétés, descendait à minuit la rue Richelieu.

Un malfaiteur surgit tout à coup et lui demande la bourse ou la vie.

— La Bourse... prenez à gauche, répond froidement le comédien. Quant à l'avis, le meilleur que je puisse vous donner, ajoute-t-il en braquant un canon de revolver sur son interlocuteur, c'est de changer de métier.

— Voyons, reprends, mon petit Lili ?

— Nous avons cinq sens.

— Très bien !

— Le toucher.

— Et puis ?

— Et puis... et puis... le nez.

— Mais, non ! Comment dit-on ?

— Ah ! L'odorat.

— L'odorat. Bien, et puis ?

— Et puis... Gustave...

— Comment Gustave ! Qu'est ce que c'est que ce sens-là ?

— Ah ! Non ! L'ouïe.

Lili avait deux cousins : Louis et Gustave.

Sur les bords fleuris de la Seine, des pêcheurs se livrent à leurs innocents ébats. Tout à coup, l'un d'eux tressaille et murmure :

— Ça mord.

Un agent de M. Lozé qui a entendu :

— Ça mord ?... A la fourrière !

On vend chez les papetiers des images assez grossièrement coloriées avec le texte des contes de *Barbe-Bleue*, *Cendrillon*, *Peau d'Ane*, etc.

— Maman, demande la petite Jeanne, est-ce que c'est vrai, toutes ces histoires sur les images à un sou ?

— Mais non, mon enfant.

— Et sur celles à deux sous ?

Guibollard arrive de voyage ; un malheureux, dépénalisé, qui a aidé à porter ses malle, s'approche de lui :

— Monsieur, c'est moi qui ai monté vos bagages.

— Ah ! sapristi, je n'ai pas de monnaie.

— Tant pis, Monsieur, j'en serai pour ma peine.

— Je ne veux pas de cela, mon pauvre ami, redescendez-les.

A la fête de Neuilly, un moniteur de bêtes sauvages se désespère :

— Quel malheur ! s'écrie-t-il, j'ai égaré mon grand serpent boa, un constrictor magnifique !

— Ah ! saprebleu !... Est-il bien féroce ?

— S'il n'était que cela ? Mais il est à ressort, et le public s'en apercevra !

L'Intermédiaire des Chercheurs demande si l'on connaît les coutumes grotesques



*Peau de, (en sueur, et mangé par les monstres).—Mesdemoiselles, voici des mures splendides. Elles m'ont coûté deux heures de travail.*

*Ces demoiselles.—Oh ! vraiment. Mais nous n'en mangeons jamais.*

de déposer, sur les tombes, les objets aimés par le défunt, comme fait en ce moment, au Père-Lachaise, une femme qui apporte chaque jour des grappes de raisin sur le tombeau de son fils qui les aimait.

Il cite un d' mestique qui, suivant le désir exprimé de son vivant par son maître, un Russe, lui apporte chaque jour sur sa dalle, un exemplaire sous bande du journal auquel il était abonné.

Quelle fidélité !

Deux amis sont attablés au café. L'un parcourt le journal.

— Toujours des courses de vélocipèdes, de bicyclettes.

— Il est certain que cette année aura été, par excellence, une année *bicyclostile*.

Entendu à la police correctionnelle :

— Alors, dit familièrement le président au prévenu, vous vous vantez de "faire la montre" avec une remarquable dextérité ?

— Aussi bien que personne ici !

Puis il ajouta courtoisement :

— Soit dit sans vous offenser.

Un garçon se plante devant un provincial qui vient de se mettre à table :

— Melon, andouille, tête de veau, pieds de cochon...

Le Monsieur, grincheux, se lève furibond :

— Ah ça ! triple innocent, croyez-vous qu'on vient de Montmorillon pour se faire insulter ?

Un mendiant se promène, tenant un chien en laisse et murmurant d'une voix dolente :

*Ayez pitié d'un pauvre aveugle !*

Les sous pleuvaient dans la sébille.

Un passant méfiant envisage le malheureux et lui dit avec sévérité :

— Vous avez l'air d'y voir bien clair.

— Oh ! Monsieur, répond le mendiant, ce n'est pas moi qui suis aveugle, c'est mon chien.

Entre carabins, au quartier Latin :

On parle d'un professeur très distingué, mais peu aimé à cause de la brusquerie de ses manières :

— Il n'est pas "commode", dit un des étudiants et quand il a quelque chose de désagréable à vous dire, il le... *dit sec*.

## L'ÉTIQUETTE PROFESSIONNELLE



Le père inquiet. — Docteur, j'ai un enfant bien malade et je ne pense pas que mon médecin comprenne sa maladie. Voulez-vous venir le voir ?

Le docteur Hightow. — Mais je ne puis pas. Votre médecin est mon vieil ami. L'étiquette professionnelle s'y oppose.

Le père inquiet. — Grand Dieu ! Si vous ne venez pas, mon enfant est mort.

Le docteur Hightow. — C'est précisément la difficulté. Si je le guérissais, votre médecin ne me le pardonnerait jamais.

TESTAMENT ORIGINAL

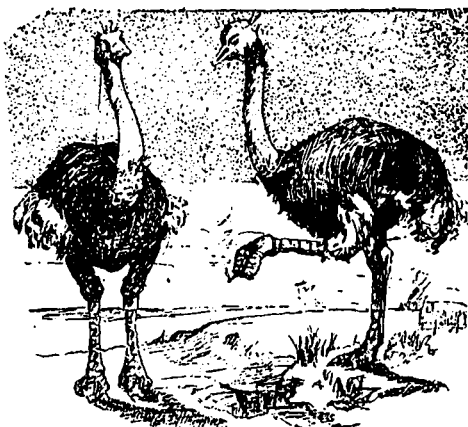
Le 27 juin, est morte, à Nancy, mademoiselle Virginie Mauvais, la doyenne des institutrices laïques de France. Elle était âgée de quatre-vingt-quinze ans.

Nous donnons *in extenso* son testament original.

J'exhèrède purement et simplement, et exclus de ma succession tous mes héritiers directs et indirects, à quelque degré qu'ils soient appelés à recueillir mon héritage, voulant et entendant qu'ils ne reçoivent, quoi qu'il arrive, aucune partie de ma succession.

Je donne et lègue au bureau de bienfaisance de la ville de Nancy la maison que j'habite actuellement rue de Malzéville No 22, avec le jardin qui en dépend, et toutes ses aisances et dépendances. Comme condition de ce legs, j'entends que le bureau de bienfaisance prenne à sa charge les frais de mes funérailles. Je veux qu'on me fasse un enterrement civil; que mon cercueil, peint aux couleurs nationales, soit conduit au cimetière sans être recouvert d'un drap mortuaire, dans le

ALLÉCHANT



*La première autruche.* — Viens-tu dîner avec moi?  
*La seconde autruche.* — Qu'as-tu pour ton ordinaire?  
*La première autruche.* — Un menu superbe : un baril de clous au gratin ; un filet de pierre à savon saucé cactus ; des pommeaux de porte à l'espagnole, et la plus savoureuse bisque au vitriol que tu aies jamais vue.  
*La seconde autruche.* — Oh ! alors, allons vite !

corbillard des pauvres, attelé de deux chevaux ornés de rubans aux couleurs nationales ; qu'on mette sur mon cercueil une couronne de laurier pour rappeler ma lutte constante contre l'ignorance et le fanatisme ; que mon cercueil soit suivi d'au moins dix musiciens jouant des airs patriotiques et nationaux.

Je donne et je lègue à la ville de Nancy ma pendule et mon portrait, qui seront, comme condition de ce legs, placés au musée de Nancy avec une inscription indiquant la provenance de ces objets. Je veux que tout le surplus de mon mobilier soit vendu pour le prix en être donné aux pauvres par les soins du bureau de bienfaisance.

Je donne et lègue tous les autres biens, meubles et immeubles qui m'appartiendront au jour de mon décès, au bureau de bienfaisance de la ville de Nancy, que j'institue, à cet effet, pour mon légataire universel, à charge par lui, comme condition essentielle des legs ci-dessus, d'exécuter le legs particulier que je vais faire :

Je donne et lègue à madame Nivelet, qui est depuis longtemps à mon service, une rente annuelle et viagère de 1,200 francs, qui lui sera servie en quatre termes égaux, de trois mois en trois mois, à partir du jour de mon décès, sans que ses héritiers aient rien à réclamer pour les arrérages de ladite rente courus jusqu'à son décès, et sans

RENSEIGNEMENT DÉSIRABLE



*Cocher en gognette.* (qui a oublié le numéro de sa rue). — Dites donc, mademoiselle Julie, où demeure Garlebeu ?  
*La fille de comptoir.* — Vous plaisantez. Garlebeu, c'est vous-même.  
*Le cocher.* — Ce n'est pas moi que je désire rencontrer ; c'est ma maison.

qu'elle ait à jus filier de certificats d'existence tant qu'elle habitera Nancy. — J'entends que les frais auxquels ce legs donnera ouverture soient supportés par le bureau de bienfaisance, mon légataire universel.

Je désire que le bureau de bienfaisance emploie un tiers au moins de ce qu'il recueillera de ma succession à payer des indemnités de logements aux indigents, c'est-à-dire à payer leurs loyers en cas de nécessité, et le surplus en secours aux malades et en livrets de caisse d'épargne pour les apprentis des deux sexes du bureau ; chaque livret sera d'au moins cinq francs. Je désire que les apprentis du bureau de bienfaisance, garçons et filles, assistent à mon enterrement et qu'on invite au moins deux cents pauvres honnêtes secourus par le bureau, et à qui on donnera à chacun deux francs.

Telles sont mes dernières volontés.

28 mars 1890.

LES COMPARAISONS



*Fred.* — Quand je te disais que ça porte bien un âne !  
*Lisa.* — J'aime mieux n'once Baptiste.

SOURD A SES HEURES

*Le gros monsieur (dans les chars urbains).* — Quelle chaude journée !

*M. Fineoreille.* — Vous dites ?

*Le gros monsieur.* — Je dis qu'il fait chaud, aujourd'hui.

*M. Fineoreille.* — C'est que je suis sourd et j'ai de la difficulté à entendre ; vous me disiez que ?

*Le gros monsieur (parlant plus fort et rougissant de colère).* — Il fait chaud, très chaud !

*M. Fineoreille.* — Ah ! oui, il y a du monde sot.

*Le gros monsieur* que tout le monde regarde, sort, rouge comme une pivoine.

*M. Fineoreille (à son voisin).* — Je le sais bien qu'il fait chaud ; c'est au moins la centième personne qui me le dit.

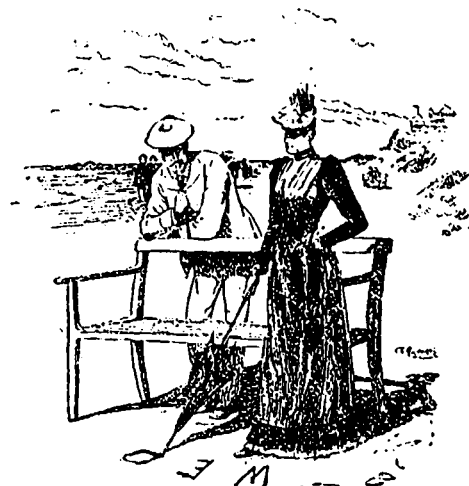
CHACUN SON TOUR

Un individu qui emploie nombre de commis congédie un pauvre homme de peine.

— Eh bien ! Baptiste, lui dit-il, nous allons nous quitter ?

*Baptiste.* — Comment, est-ce que vous nous laissez ?

ALLUSIONS D'ANNÉES BISSEXTILES



*Feuie intrépide.* — Savez-vous que la lettre M ressemble à un jonc de mariage ?

*Gabaut timide.* — Je ne vois pas. Pas par la forme au moins.

*Feuie intrépide.* — Par le fonds. Il n'y a pas de mariage sans l'm.

PARC ROYAL

ASCENSION PÉRILLEUSE

M. Stanley Spencer a fait une nouvelle ascension, Dimanche dernier, au parc Royal, avec son succès accoutumé. Plusieurs milliers de personnes s'étaient réunies au parc pour être témoins du périlleux exploit du hardi aéronaute.

Le ballon, gonflé à l'air chaud et poussé par une brise légère, s'est soulevé sans secousse dans les airs. Il faisait un temps magnifique et dans le ciel sans nuage la foule haletante pouvait contempler l'aéronaute qui, suspendu à son ballon, se livrait à des tours de force et de gymnastique.

Le ballon était rendu à 5,950 pieds de hauteur quand M. Spencer décrocha son parachute et commença sa descente, d'abord avec la rapidité d'une flèche, puis plus lentement jusqu'à ce qu'il vint atterrir sain et sauf à la ferme Logan. L'habile aéronaute venait d'accomplir sa trois cent vingt-neuvième ascension et descente en parachute.

A son retour au Parc Royal, M. Spencer fut chaleureusement acclamé par la foule. Il remercia les spectateurs et leur annonça qu'il ferait d'autres ascensions au parc. Il promet de plus de revenir l'an prochain avec une machine au moyen de laquelle il pourra voler dans les airs. On est à construire l'appareil. Le système est si simple que chacun se dira : " Mais je pouvais en faire autant. " C'est l'œuf de Christophe Colomb.

Telles sont les promesses de M. Stanley Spencer.

Dimanche prochain Mr. Stanley Spencer fera une nouvelle ascension en ballon au Parc Royal ; ne l'oubliez pas.





Le petit Vertdegris. — Mais enfin, donnez-moi une raison pour votre refus ?

Mlle Doucemètres. — Eh bien ! Je ne voudrais pas passer, quand nous nous promènerions, pour avoir un grand garçon.

### LE VIEUX LINGE



Notre ami Corbineau (dans l'intimité Corbinemuche) avait bien voulu nous faire le plaisir de déjeuner avec nous, dimanche.

Nous déjeunions donc, et de grand appétit, ma femme, Corbinemuche et moi. Corbineau est un homme déjà lancé sur la pente extrêmement savonnée de l'âge mûr. C'est vous dire que il n'y a plus de mouron sur la cage

de notre ami Corbineau, selon le langage des classes dirigeantes. Oui, notre ami Corbinemuche est légèrement chauve, et le brave garçon n'a pas gardé plus de prétentions que de cheveux. C'est un homme tout rond ou carré, comme vous voudrez. Il en compte de bonne, à l'occasion, au désert. Et nous de rire, comme disait J. Janin. Nous aimons fort notre ami Corbinemuche. Aussi n'est-il ni guindé, ni cachotier avec nous. Souvent, il nous découvre un coin de son âme. Il nous fait part d'une de ses déceptions. Et nous de le plaindre, comme écrivait J. Janin.

Dimanche, Corbineau venait de décapiter une asperge et après avoir essuyé sur sa moustache un reste de cette sauce qu'on appelle Blanche, parce qu'elle est toujours jaune (mystère de la cuisinière !), il nous dit :

— Oh ! que c'est bon d'avoir une serviette souple, douce et sentant l'iris ! Vive le vieux linge !

— Corbinemuche, ne béchez pas notre service de table ; respectez les invalides ! répondis-je.

— Invalides ?... Non pas, reprit Corbineau. Je n'aime pas le vieux linge. Je suis payé pour cela,

d'ailleurs, ajouta-t-il avec un gros soupir.

Et nous de l'interroger de l'œil. Pourquoi notre ami Corbineau soupirait-il en parlant de serviettes ? Pourquoi ses paroles témoignaient-elles d'une certaine amertume à l'égard du linge neuf et tout frais sorti du cylindre ?

— A nos regards questionneurs, le bon Cornemuche répondit ce qui suit en s'adressant à ma femme :

— Ma chère enfant, je vous demande bien pardon d'avance. Je vais dévoiler un coin de mon âme. L'explication que je suis prêt à vous donner de mon peu d'amour pour les serviettes empesées à outrance contient un point scabreux. Ce point, je ne le dissimulerai pas. Voici le fait.

Notre ami Corbineau, après avoir pris cette petite précaution oratoire, se versa un joli verre de vin, le but, et commença son récit en ces termes :

« Comme beaucoup de célibataires de mon âge j'ai eu naturellement, plusieurs fois, l'occasion d'entrer en ménage. Je vous dirai même que ces occasions je les ai cherchées, et, à ma prière, des amis les firent naître. Trois fois, je fus mis en présence de personnes aimables et dont le caractère me plaisait infiniment. Je ne fis pas sur elles malheureusement, l'impression qu'elles produisaient sur moi. Pourquoi ! Je ne saurais vous le dire.

— Et nous ne saurions le dire non plus, mon cher Corbineau, glissâmes-nous poliment.

— Je vous remercie, poursuivit Corbineau. A ma quatrième tentative de mariage, je crus arriver enfin au comble de mes vœux.

Des amis communs m'avaient mis en rapport avec une famille peu gracieuse, mais qui renfermait — (telle une châtaigne savoureuse dans son écorce hérissée de pointes) — une demoiselle âgée de quelques années de moins que moi (il y a quinze ans de cela), et qui me semblait avoir toutes les qualités requises pour faire une excellente épouse.

La famille d'Aglacé ne se révoltait pas

trop à l'idée de me voir devenir l'un de ses proches parents. Un jour, on m'invita même à un grand dîner donné en l'honneur de je ne sais quel anniversaire. Je hais les grands dîners, surtout ceux qui ont lieu dans les familles hérissées de pointes comme l'enveloppe des châtaignes. Les petits plats dans les grands, la solennité, la tenue irréprochable, l'habit noir, les quatre verres devant l'assiette, tout cela est bien fait pour paralyser, pour glacer, pour anéantir les facultés d'un homme timide, déjà sur le retour, et qui soupire pour une jeune personne. A sa crainte de commettre une bévue, à son effroi de se sentir examiné par les yeux de toute une famille de critiques, se joint la pensée de ne pas charmer l'idole, et de lui paraître, au contraire, triste, peu galant, ennuyeux, en un mot, absolument démodé.

Ce fut donc le cœur chargé de ce bagage de réflexions désagréables et décourageantes que je m'assis à côté d'Aglacé, quand l'heure eut sonné de ce dîner redoutable.

La table était couverte de tout ce que le luxe bourgeois peut inventer, linge magnifique, porcelaines décorées, cristaux pesants, fleurs artificielles enfin, argenterie que l'œil d'un gendre peut contempler avec plaisir, mais que l'œil d'un artiste examine avec ennui.

Devant moi, dressée comme un volcan, était une serviette damassée, reluisante, empesée de stéarine et de gomme, cylindrée à l'excès, une vraie planche de marbre roulée.

Dans le cratère de ce volcan, reposait un petit pain doré.

J'ôtai ce petit pain. Et je voulus étendre

ensuite ma serviette sur mes genoux. Elle s'y refusa d'abord avec obstination. Mais, peu à peu, je vainquis son inflexibilité, et elle consentit à s'étaler raide et luisante, sur le drap noir et luisant de ma culotte de cérémonie.

Oh ! le linge neuf !

Au bout de trois secondes, et comme je me penchais vers Aglaé pour lui offrir des radis, je sentis ma luisante serviette glisser tranquillement sur mes genoux. Je voulus la retenir, tout en souriant à Aglaé, et pour cela je crispais les muscles de mes jambes. Soins inutiles ! La serviette tombe. Je me baissai. Quand je me relevai pourpre de rage, je sentis que l'épingle de mon faux col — l'épingle de salut ! — s'était dérangée. Sa pointe se mit à m'aiguillonner le cou, sans cesse. Je continuai à sourire à Aglaé, mais comme l'empereur Montézuma, je ne me trouvais pas sur un lit de rose. Abominable épingle ! Elle se conduisait avec la peau de mon cou, comme le petit renard classique avec la peau de l'estomac du jeune Spartiate. Quelles morsures continues ! Je souriais toujours à Aglaé. Cependant, mon sourire devint affreux, lorsque je constatai qu'il était absolument impossible d'essuyer mes moustaches avec la serviette que le destin m'avait offerte. Autant s'essuyer avec un morceau de zinc !

A quatre reprises, la misérable serviette luisante glissa de mes genoux sous la table. Quatre fois, je dus me précipiter à sa recherche. Mes souffrances furent vives. Ma face offrait les tons violents de la figure d'un apoplectique. Mais je souriais toujours à Aglaé. Elle, elle riait en dessous, l'infâme !

A la septième fois, les murailles ne tombèrent pas, comme à Jéricho, au son de la trompette, mais...

— Achevez, Corbineau ! achevez !

— A la septième fois..., je vous demande bien pardon, madame..., au moment où je me glissais sous la table, la misérable chaise glissa et je m'étendis par terre.

Quand j'eus le courage de me relever, quand je repris mes sens, enfin, sous les regards aigus de toute une famille courroucée, je vis bien que je ne serais jamais l'époux d'Aglaé ! — Et moi, je ne lui souriais plus, j'étais vert de honte...

— Ce pauvre Corbineau ! nous écriâmes-nous.

— Et voilà, ajouta Corbineau, pourquoi je suis resté célibataire, et pourquoi je hais tout le linge neuf, luisant, cylindrée, inflexible.

ERNEST D'HERVILLY.

### UN MALHEUREUX



Philippe. — Etes-vous heureuse depuis votre mariage ?

Lucie. — Comparativement.

Philippe. — Comparée à qui ?

Lucie. — Comparée à mon mari.

## "LES NOCES D'OR"

Nous venons de recevoir un magnifique journal-souvenir, imprimé sur beau papier avec couvert de couleur. Ce journal de 24 pages, format grand *in quarto* a été publié à l'occasion des noces d'or de Son Eminence le Cardinal Taschereau et de la société St-Jean-Baptiste de Québec.

Il porte pour titre : *Les Noces d'Or* et contient, outre plusieurs gravures et portraits, des écrits de nos principaux écrivains.

Tant sous le rapport typographique que sous le rapport littéraire, ce journal éclipse tout ce qui a été fait dans le genre à Québec.

Nous conseillons fort nos lecteurs de s'en procurer un exemplaire, c'est un magnifique souvenir national à conserver.

Ce journal est en vente chez les éditeurs, MM. RENAULT & GAUTHIER, 61, rue St-Jean, Québec, aux prix de 12 centins l'exemplaire par la malle, ou \$1.00 la douzaine.

## THÉÂTRE-ROYAL

Le Théâtre-Royal a commencé lundi sa quatorzième saison annuelle. MM. Sparrow et Jacobs en sont encore les directeurs-gérants. Cette maison d'amusements n'est pas à son début, comme on le voit. Elle peut se flatter d'une série de succès non-interrompus, et sa reprise marquera comme l'une des plus brillantes dans les annales du théâtre à Montréal.

La pièce "Midnight Alarm" était sur l'affiche et jamais salle comble n'a applaudi avec plus d'entrain. Situations dramatiques empoignantes, effets scéniques d'un réalisme saisissant, intrigue magistralement combinée, tout contribue dans cette pièce à tenir le spectateur en éveil et à vivement l'émotionner.

L'intrigue est fondée sur un épisode assez fréquent parmi les aventuriers de fortune américains. Une jeune fille de province épouse un new-yorkais. Le mari devient riche et est assassiné par son associé. La jeune femme meurt et laisse un héritier en bas âge. L'assassin jette l'enfant sur le pavé et cherche à s'emparer de la fortune. Gédéon Tilwell, aïeul de l'abandonnée arrive à New-York pour la retrouver. Mais le criminel aventurier veut s'emparer de la jeune fille pour arracher au vieillard un consentement au partage des biens.

C'est à ce moment que le capitaine Harry



*Jeune européenne en promenade.*—Est-ce que vous n'avez jamais de duels en Amérique?

*L'Américain.*—Oh! oui, beaucoup.

*La jeune européenne.*—De quelles armes vous servez-vous?

*L'Américain.*—De nos avocats.

Westmore du poste No 6 apparaît sur la scène, sauve la victime et finit comme dans tout mélodrame par l'épouser.

Tous les acteurs jouent consciencieusement leur rôle. Mais MM. Wm Frederic, rôle de Harry Westmore, et Fred Julian, rôle de Silas Carrington, assassin et voleur, excellent. M. George F. Hall et Thos Meegan, genre comique, ont superbement tenu la partie récréative et amusante.

Melles Edith Julian, Flora Redding et Marie Haynes, spécialement Melle Julian, l'étoile de la troupe, ont reçu de la salle l'accueil le plus flatteur.

Les deux dernières représentations de "Midnight Alarm" auront lieu samedi après-midi et soir. Qu'on s'y rende en foule.

## LES FORMULES PEU BANALES

*Sanslesou.*—N'est-ce pas édifiant, mon cher ami, de voir que, malgré les ans, notre amitié ait su se maintenir aussi ferme que dans les premiers jours?

*Boursed'or.*—Je te crois! Est-ce que cinq piastres feront ton affaire cette fois-ci?

## COMPLIMENT MAL TOURNÉ

*Mademoiselle de Laquarantaine.*—Ce tableau que vous voyez est toute une histoire. Papa l'a fait faire par un célèbre artiste alors que j'étais encore enfant.

*Monsieur Malapropos.*—Il est magnifique! On ne saurait, dans notre siècle, trouver un artiste qui pût faire quelque chose de semblable.

## CHALEUR GLACIALE

*Le rédacteur du SAMEDI (à un correspondant).*—Dans votre récit, vous faites demander à un personnage ce que marque le thermomètre une grande journée de chaleur?

*Le correspondant.*—Oui.

*Le rédacteur du SAMEDI.*—Et puis vous ajoutez: "Cent degrés, dit-elle d'un ton glacial."

## QUEEN'S THEATRE

"O'Dowd's Neighbors," tel est le titre d'un charmant opéra qui se joue cette semaine au Queen's Théâtre. Le vrai succès de cette comédie moitié opéra, consiste dans la force même des acteurs qui l'interprètent. Aussi la gaité a-t-elle régné tout le temps. Il y avait de l'entrain et de la verve; et c'est une véritable récréation que d'assister à cette représentation. Nous devons mentionner Mark Murphy et James Thornton; le premier surtout dans le rôle de Dionysius Cesar O'Dowd est vraiment incomparable. Du côté des dames, Mlle Marie Cahill a obtenu un grand succès. Les autres acteurs sont tous à la hauteur de leur rôle et méritent tous les éloges qu'on leur a déjà décernés. "O'Dowd's Neighbors" est une pièce que tout le monde devrait aller voir. La dernière représentation aura lieu samedi soir.

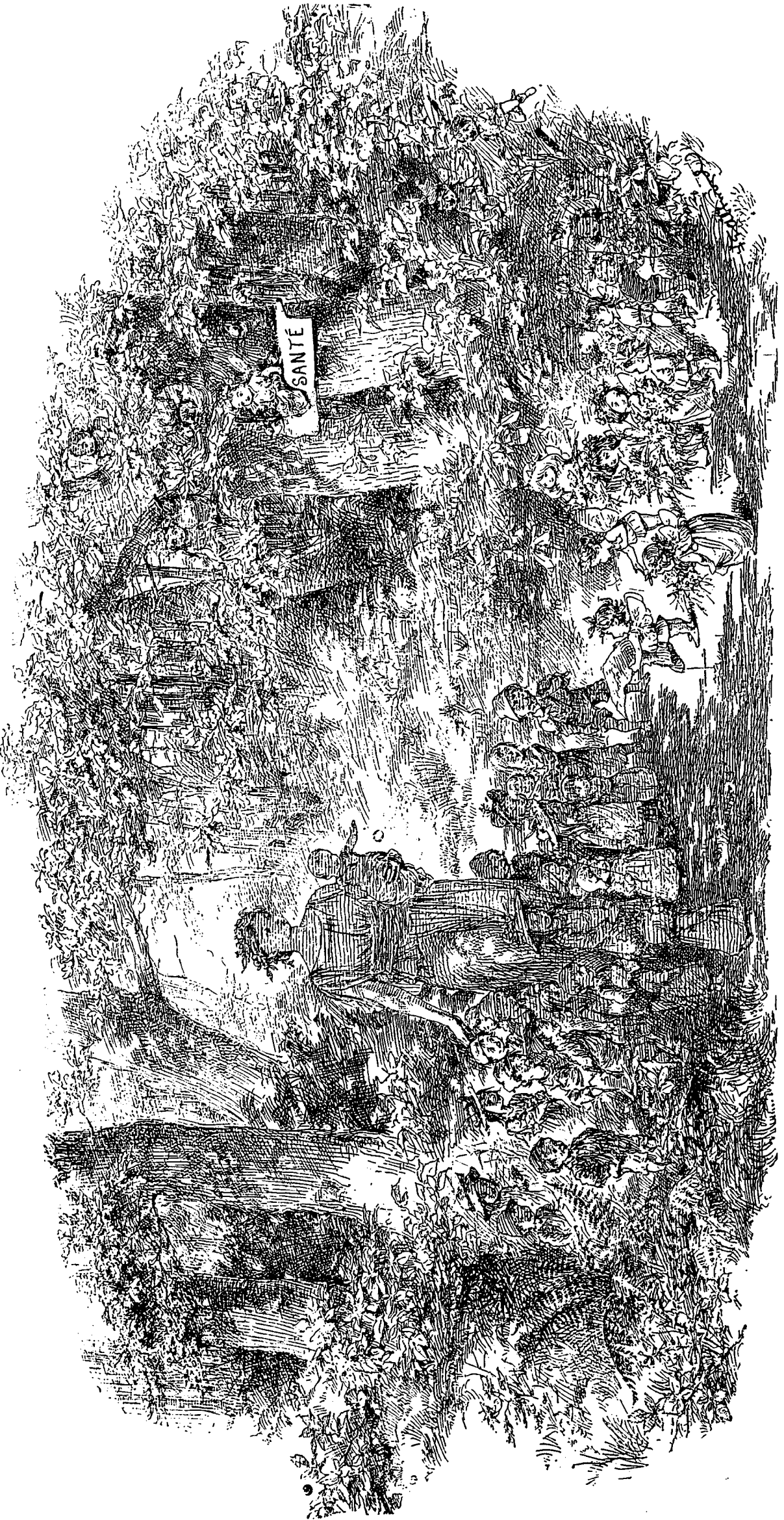
## PRÉMUNI CONTRE LES DANGERS DE L'ANNÉE BISSEXTILE



*Jeune anglaise visitant un camp de sauvages.*—Oh! le bel homme! C'est malheureux qu'il ne parle pas anglais, je...

*Le sauvage.*—Inutile, mademoiselle; je suis déjà marié.

LE FONDS DE VILLEGATURE POUR LES ENFANTS PAUVRES



*Députation des jés de la forêt présentant une adresse de bienvenue aux petits déshérités des villes.*



MYSTIGO

(Pour le SAMEDI)

(Suite.)

III

Deux jours après les récompenses splendides prodiguées à Mystigo, notre petit héros regagnait son lycée sis à quinze lieues de chez lui.

Il y fut accueilli par les félicitations des professeurs et de ses collègues.

Les journaux locaux dont la presse entière de la France s'était faite l'écho, avait, en effet, relaté la bravoure de Mystigo et sa réputation l'avait précédé au lycée.

De ce moment, Mystigo emporta d'assaut la considération et lui que jusqu'ici on n'avait interpellé que par des noms grotesques et blessants tels que : Gringalet, Magot, Bébé, Trimousse ; Poupon-la-trogne, Mal-bâti, Paltoquet, Pygmée, etc., ne fut plus appelé que par le grand petit homme, Mystigo le grand et le petit César, donnant par là raison de cette dernière appellation, au mot fatidique de notre professeur Jules Zeller, cité plus haut.

Mystigo était entré en rhétorique, étudiant ainsi les règles de ce levier qui soulève le monde : l'éloquence, et qui lui avait complètement fait défaut en face de mademoiselle Julienne. Néanmoins, malgré toute son application dans l'étude de ce roi des arts, Mystigo aurait probablement encore resté, à la fin de son année scolaire, gros Jean comme devant, en présence de son intelligente interlocutrice. Décidément, la nature lui avait refusé le talent de la parole et même, elle ne l'avait servi que bien chichement dans toutes les autres branches classiques.

Le sort en était jeté, il n'arriverait jamais qu'à connaître parfaitement la mappemonde et à faire d'élégants sauts périlleux ; cette année encore, il ne s'était distingué que dans la cartographie et dislocation. L'année scolaire touchait donc à sa fin sans autre incident dans la vie lycéenne de Mystigo. Le premier jeudi de juillet, le collège rentrait en ville après sa promenade habituelle *extra muros*, car en France, les vacances ne commencent généralement qu'à la mi-juillet. Nous arrivions sur la place du Palais de Justice lorsque retentit tout à coup ce cri sinistre : " Au feu."

A ce moment là et surtout dans les villes de

province, on n'était pas outillé pour combattre l'élément incendiaire comme l'est depuis longtemps (et superbement,) notre prospère ville de Montréal. C'était la bouche du premier témoin de la flamma menaçante qui servait de cloche d'alarme et chacun, volontairement ou requis par la police, formait la chaîne pour passer les seaux d'eau qui de main en main, allait se verser dans la pompe à incendie mue par les bras vigoureux de quatre pompiers. On conçoit, qu'avec ces faibles moyens extincteurs, une maison élevée qui prend feu par le haut, est irrémédiablement condamnée.

Tel était le cas pour celle-ci.

Cette maison avait cinq étages et était occupée par une vingtaine de familles d'ouvriers. L'feu avait pris au cinquième par l'imprudence des enfants jouant avec des allumettes et dont les parents travaillaient en dehors. La fumée sortait épaisse du dernier étage lorsque les collégiens arrivèrent en face de la maison. Comme la foule, ainsi qu'elle se ramasse toujours dans ces circonstances, n'était pas encore arrivée, le proviseur du lycée fit arrêter la colonne des élèves et ordonna de faire la chaîne, depuis une borne-fontaine voisine jusqu'à la pompe à feu. Mais l'eau arrivait bien faible au cinquième et l'incendie, imparfaitement contrôlé, envahit bientôt toute la superficie de l'étage. Ce que voyant, les pompiers se bornèrent à préserver les étages inférieurs. La maison comptait plus d'un siècle et demi d'existence ; aussi, ses matériaux offraient-ils un aliment facile aux flammes implacables. Les murs se terminaient en pignons élevés ce qui formait l'angle de la place avec une autre de même hauteur et leurs encognures étaient à trois bons pieds l'une de l'autre. Soudain, l'un des toits s'effondra : l'autre, faisant face à la place, quoique percé en plusieurs endroits par les flammes résistait encore. Les combles formaient le

LES PRIVILÈGES BISSEXTILES A L'ENVERS



Le Bel Esprit. — C'est l'année bissextile : je connais le privilège des dames.  
 Dlle Sefin. — J'ai besoin de me tenir sur mes gardes. (baillant). — Tiens, je l'avais oublié ! A quoi bon, du reste, s'en souvenir, quand on ne rencontre pas un seul homme digne d'être demandé ?

sixième étage et étaient éclairés par trois lucarnes. Tout à coup, à celle du milieu, apparut un enfant de six ans à moitié habillé, pleurant et appelant au secours. Le pauvre petit dormait dans son lit lorsque le feu qui avait tout dévoré autour de sa chambrette, vint le réveiller brusquement par la fumée pénétrant dans sa mansarde.

La mère veuve et simple journalière, venait d'arriver attirée par le taccuin. Elle voit son unique enfant prêt à être dévoré et jette des cris terribles en se tordant dans des spasmes de désespoir.

En bas, la mère impuissante ; là-haut, l'enfant seul dans un danger imminent et isolé de tout secours humain. Tel était le poignant tableau contemplé par cinq mille personnes.

Car enfin, par quel prodige sauver l'enfant. Malgré tout les efforts des pompiers, le cinquième et le quatrième étages sont une image de l'enfer : pas un pouce de l'intérieur qui ne s'abîme dans les flammes et l'enfant est au-dessus, au sixième, sous le toit dont la moitié déjà s'est affaissé ; comment arriver à lui ? Non seulement, il n'y avait pas là ces splendides échelles mécaniques comme celles que possèdent aujourd'hui notre cité montréalaise, mais il n'y avait pas seulement, dans toute la ville de Vesoul, peuplée alors de dix mille habitants, une seule échelle simple pouvant atteindre cette hauteur : soixante pieds.

Si encore, il y avait eu moyen de communiquer à la lucarne en détresse par la maison d'en face, mais nous l'avons dit, la maison voisine ne s'approchait que de trois pieds ou plus et uniquement par son angle de celle qui brûlait. De plus, aucune lucarne ne éclairait de ce côté. Quant à établir un pont quelconque d'une couverture à l'autre, il n'y fallait pas songer : les deux toits étant beaucoup trop rapides, formant d'ailleurs angle ouvert et par conséquent, de toutes façons impraticables. Restait à s'aventurer sur le chéneau (la dalle) de l'immeuble intact avec une planche sous le bras jusqu'aux angles voisins des deux maisons afin d'y établir un passage avec la planche, mais outre qu'il fallait un grand sang froid et beaucoup d'habileté pour accomplir ce tour d'adresse, le chéneau menaçait ruine en plusieurs endroits : ce sauvetage était donc un jeu

LES AMOURS CHAMPÊTRES



UNE BONNE JOURNÉE

à la mort : chacun le comprenait, cherchait autre chose, combinait et ne trouvait pas. Cependant, le temps pressait : la fumée devenait plus épaisse autour du petit garçon et on devinait que la flamme léchant la cloison, allait faire irruption dans la mansarde : le petit devait donc périr. Pour l'amour de Dieu, sauvez mon enfant ! implorait la malheureuse mère éperdue ; la foule se lamentait dans son impuissance. A ce moment, une immense langue de feu éclata à travers le toit, léchant légèrement l'extérieur de la lucarne.

— Mon Dieu ! mon enfant est perdu, s'écria la mère, puis poussant un cri terrible, elle s'évanouit.

Les hommes de la place rageaient de leur impuissance ; les femmes élevaient leurs yeux remplis de larmes vers le ciel et le suppliaient de faire un miracle. Alors, comme si le ciel s'était laissé toucher par cette ardente supplication, on vit un spectacle étrange et grandiose à la fois. Au coin du toit, et suspendu à la gouttière, se tenait un petit homme en bras de chemise, nu-tête et les pieds déchaussés. Nos lecteurs l'ont deviné, ce petit homme ne pouvait être que Mystigo ; comment était-il parvenu là ? Oh ! par une voie bien simple mais terrible. En voyant le danger de l'enfant et la détresse de la mère, notre jeune brave s'était écrié : " Je sauverai l'enfant

" Camarades, soyez braves  
" Comme César et... pompez ! "

Un formidable hurra poussé par les autres collégiens, accueillit ces paroles. A chacune de ces exclamations, Mystigo semblait redoubler d'énergie et de légèreté, pareils aux écuyers du cirque qui travaillent avec d'autant plus de grâce, alors que les approbations éclatent. Les professeurs, n'osant approuver avant d'avoir vu le dénouement, admiraient sans mot dire, cet être extraordinaire qui paraissait n'être tissu que de muscles d'acier et de nerfs d'airain, commandés par une volonté de fer et un courage indomptable. Mystigo avançait avec précaution et cependant aussi vite que possible, car le danger croissait. Il se pelotonnait afin de moins peser sur le zinc mangé par la rouille. Le chéneau, pliant sous le faix, menaçait à tout instant de se briser ou d'arracher ses supports ;

enfin, après mille dangers, il arriva en bas de la lucarne située au milieu du toit et à peu près vingt-cinq pieds des angles de la maison. Là, il était suspendu à quatre pieds au-dessous de l'enfant. Le toit, formant larmier, débordait d'un pied par delà le mur ; il fallait donc que Mystigo se soulevât verticalement par le seul travail des bras jusqu'à ce qu'il parvint à poser un pied sur le chéneau afin de pouvoir s'y dresser : il n'y avait, en effet, aucune prise sur le toit couvert de tuiles. L'opération que Mystigo était ainsi obligé d'accomplir pour arriver à l'enfant, est ce qu'on appelle, en gymnastique, un rétablissement, et c'est un des plus grands efforts que l'homme puisse produire. L'énergie nécessaire à cette opération ne manquait pas au jeune athlète, mais le chéneau résisterait-il à cet effort ? si malheureusement il cédait, le pauvre Mystigo allait se broyer sur le pavé avec toute la force acquise par cette chute de soixante pieds. Aussi prudent que brave, Mystigo commença par se soulever légèrement en plusieurs endroits et dans un rayon de trois pieds, afin de s'établir au point le plus résistant. Si notre gymnaste avait pu se soulever vivement, ainsi que le font la plupart des équilibristes, le rétablissement n'eût guère été pour lui qu'un jeu ; malheureusement, la faiblesse du chéneau ne lui permettait pas ce brusque mouvement sous peine de le rompre très probablement.

Il fut donc obligé de se monter, de se hisser, de se rétablir, en un mot, très lentement. On voit d'ici la force, l'énergie, l'habileté que le sauveteur fut obligé de déployer. Il n'y avait certainement que lui dans toute la ville pour tenter ce coup hardi. Enfin, après une minute d'inénarrables fatigues pour Mystigo et d'angoisses terribles pour les spectateurs, il se redressait enfin de toute sa petite hauteur, les pieds appuyés sur le zinc du chéneau et les mains touchant les bords intérieurs de la lucarne. A ce moment, la fumée en sortait épaisse et l'enfant, suffoqué, retomba à l'intérieur. Mystigo le retint par son pantalon. Il penleva d'une main et l'appuya sur la couverture en se retenant fortement de l'autre main sur le bord de la lucarne ; puis il s'avança de deux pas vers la gauche, afin de soustraire l'enfant et lui-même à l'influence de la fumée. Là, s'arc-boutant solidement en se crispant la main au montant de la fenêtre, il donna le temps à l'enfant de revenir à

## L'ESCLAVE DES RÉGLEMENTS



Pat, (qui a avancé son lit dans la porte). — J'attends encore cinq minutes, et je m'ôte s'ils ne viennent pas : je ne peux pas supporter ce courant d'air.

## MALCOMMUNE EN CAS D'INCENDIE



Officier de police. — Vous dites que le feu a pris dans le panier ? Mais vous n'avez qu'à étendre le bras pour prendre une de ces grenades !

Garçon. — En voilà des affaires ! Je n'avais pas de tire-bouchon pour les ouvrir.

ou je périrai avec lui." Quittant alors la chaîne à l'eau, il se glisse derrière les rangs de ses camarades, jette là, avec la rapidité qu'on met à le dire, képi, tunique et bottines puis, avisant la gouttière qui grimpe jusqu'au pignon, il se cramponne à ce mat de coq d'un nouveau genre mais intenable pour tout autre que pour lui, le serre, le crispe, s'y agriffe pour ainsi dire, des mains, des pieds et des jambes et après des prodiges d'équilibre, parvient à la base du pignon, saisit la gargouille, se suspend au chéneau et par ce fragile chemin s'avance par la force du poignet jusqu'à la lucarne de l'enfant. A l'aspect de cet être aérien, quelques naïves bonnes femmes crurent véritablement qu'il était un ange descendu du ciel et le peuple respira et trembla tout à la fois, mais n'osa crier bravo. Ce noble téméraire, en effet, arriverait-il à l'enfant, et le cas échéant, son sauvetage aurait-il un heureux dénouement ? Quant aux collégiens, emportés par l'enthousiasme juvénile de leur âge, et qui espèrent quelquefois contre toute espérance, ils s'écriaient : " Bravo Mystigo, courage, brave César, honneur à toi, Mouton ! " Oubliant même la solennité lugubre de la circonstance, quelques-uns, faisant allusion à Mystigo, chanteront ce passage de la chanson des pompiers de Nanterre :

lui. Après quelques bouffées d'air respirable, le petit garçon avait recouvré ses sens et regardait son sauveur avec un air étonné et charmé à la fois. Mystigo lui dit alors :

— N'aie pas peur et tâche d'être fort ; je vas te mettre sur mon dos ; tu serreras fortement les bras autour de mon cou et tes pieds sur mes côtés.

D'une main, il hissa l'enfant sur son dos et le soutint jusqu'à ce que celui-ci l'enserrât bien, ainsi qu'il le lui avait recommandé. Il dit alors à l'enfant :

— Tiens bien, car je vais te lâcher, j'ai besoin de mes deux mains pour nous descendre. Là, maintenant y es-tu ?

— Oui, répondit le petit.

— Bien, ne bouge plus et serre fort.

Alors Mystigo, penché sur le toit avec son fardeau, commença à se glisser avec précaution, les mains collées aux tuiles et les pieds rampant sur le chéneau ; il avançait du côté opposé à celui par lequel il était arrivé, parce qu'il s'en trouvait plus près. Il venait de quitter la lucarne lorsqu'un jet de flammes en jaillit. Le feu qui minait la paroi intérieure du toit et chauffait les tuiles lui brûlaient les mains, mais il tenait bon. Autre chose était plus redoutable pour lui : il sentait la trépidation de la couverture travaillée par le feu et tremblait qu'elle ne s'effondrât avant qu'il eut atteint le coin de la maison où il se proposait de redescendre par la gouttière comme il était venu. De plus, pendant son parcours, il rencontra deux fissures d'où s'échappaient flammes et fumée : il fut obligé de se renverser au dehors pour en éviter le contact, position extrêmement alarmante et gênante, car il penchait ainsi légèrement sur l'abîme. A chaque instant, Mystigo répétait à l'enfant : " Ne bouge pas ou nous tombons tous les deux. " Un faux mouvement de sa part pouvait, en effet, faire rompre l'équilibre à son sauveteur et les précipiter tous deux sur le pavé ; mais l'enfant, les yeux demeurément ouverts, paraissait hypnotisé par la peur : il serrait son bienfaiteur de toute la

## LA BELLE SAISON DANS TOUTE SA LAIDEUR



Un de ceux qui se plaignent que la vie est amère.

force de ses poignets de six ans et ne bougeait non plus qu'un cadavre : cet état d'inertie donnait ainsi plus d'assurance à Mystigo en le laissant libre de combiner ses mouvements. A chaque pas qu'il faisait, en glissant ses pieds sur la conduite d'eau, il avait soin d'éprouver, en pressant préalablement, si la place où il devait s'appuyer était solide ; dans le cas où il pressentait un brisement, il posait son pied un peu plus en avant et rapprochait légèrement l'autre de celui-ci. C'est ainsi que Mystigo arriva heureusement à l'extrémité, faisant toujours face au toit, mais ici se présentait une nouvelle phase de danger. Il s'agissait maintenant de se laisser couler jusqu'au chéneau pour le ressaisir avec les mains et de s'y suspendre, afin de regagner la gouttière : c'était un contre-rétablissement et qui exigeait autant de souplesse que le rétablissement réclamait de force musculaire. Pour y arriver, il s'avança jusqu'à la limite extérieure du toit, c'est-à-dire, jusqu'au penché du pignon ; là, empoignant des deux mains le rebord des tuiles, il mit les pieds hors du chéneau et se laissa glisser jusqu'à ce que ses mains, l'une après l'autre, le rejoignissent. De nouveau il se trouva suspendu, mais à ce moment, il ressentit une secousse : le chéneau se déchirait sous sa main gauche. Ne pouvant avancer vers la droite puisqu'il était à l'extrémité de la maison et n'ayant pas le temps nécessaire pour se suspendre solidement à la gouttière, il essaya de rétrograder au delà de la déchirure, mais un second craquement se fit entendre à la nouvelle place où se posa sa main gauche : le chéneau se déchirait peu à peu et allait céder. Pendant que Mystigo jouait ainsi sa vie, les pompiers et gens de bonne volonté n'avaient pas perdu leur temps.

Ils étaient allés chercher au magasin militaire, à deux pas de là, un certain nombre de paillasses et matelas qu'ils avaient placés le long de la muraille pour amortir le choc, en cas de chute du sauveteur et de son protégé. A l'aspect du chéneau se détachant lentement de la toiture, des cris précipités se firent entendre : ici, paillasses et matelas, les matelas l'un sur l'autre, entassez, entassez, vite, vite, ils vont tomber ! pompiers et public s'exécutaient fiévreusement ; en un instant, il y eut là, une épaisseur de quatre pieds de paille et d'herbe accumulées sur une étendue d'environ dix pieds de long sur sept à huit de large, soit au moins vingt paillasses et matelas empilés. Mystigo pressentait, les préparatifs de sa réception sur le pavé : mais le crépitement de l'incendie, qui faisait rage autour de lui comme aussi le sentiment du devoir à accomplir, l'isolait et l'empêchait de bien saisir ce qui se passait en bas. D'un coup d'œil, il se rendit compte de son horrible position : le chéneau se détachait sur toute la ligne. A ce moment suprême où la mort semblait le tenir enfin par la gorge, il lança un regard rapide derrière lui : la maison qui formait un des angles de la place avec celle à laquelle il était suspendu, lui apparut à environ quatre pieds de distance avec son chéneau intact. Avançant alors rapidement les deux mains du côté droit qu'il venait de quitter et où le chéneau était le moins brisé, il s'exhauça sur ce chéneau jusqu'à hauteur des coudes, pelotonna ses jambes contre son corps et s'immobilisa à peu près trois secondes dans cette position en disant à l'enfant : tiens-moi fort et n'aie pas peur. Alors se soulevant brusquement, il lâcha le chéneau et faisant volte-face à la maison d'à côté, il saisit habilement le chéneau de celle-ci qui craqua un peu mais ne céda pas. Au même instant, celui de la maison incendiée, brisée par l'effort de Mystigo, se détachait sur une longueur de trente pieds et tombait sur la place. A la vue de ce tour de force du jeune homme, sublime et terrible à la fois, un long cri de douleur et d'admiration sortit de toutes les poitrines, puis éclatèrent de longues acclamations : c'étaient les collègues émerveillés qui applaudissaient le coup de maître, probablement, le couronnement de la science gymnastique, que venait d'exécuter leur collègue. A ce hurra succéda un fracas sinistre : la toiture de la maison incendiée s'abattait dans un abîme de feu et pour quelques secondes, déroba aux regards Mystigo et son protégé. Maintenant, trois étages étaient détruits mais les jeunes gens étaient dans une sé-

## CONFUSION DANS LES TERMES



— Tu dis que c'est un serpent ! Qu'entends-tu par là ?  
— Tu sais, c'est un de ces hommes qui ne vous regardent en face que lorsque vous avez le dos tourné.

curité relative ; s'il restait assez de vigueur à Mystigo pour redescendre, les éléments ne se briseraient plus dans ses mains, s'il tombait, les matelas amortiraient assez la chute pour que les jeunes gens ne se tuassent pas : aussi s'empressait-on de rapprocher les matelas de la maison d'à côté. Mais Mystigo ne pensait rien moins qu'à en profiter. L'enfant avait assez bien supporté la secousse du terrible volte-face mais elle l'avait brisé et il pleurait en disant qu'il allait tomber. " Courage, lui dit son bienfaiteur, tu vas être sauvé ". En sautant, Mystigo s'était agrippé juste au dessus de la gouttière. Saisissant cette dernière, il commença à descendre le long du tuyau, en introduisant ses doigts entre le zinc et la muraille et s'aidant de ses jambes et de ses pieds pour modérer sa course. Malgré son fardeau, il fatiguait moins que lors de son ascension par ce même chemin de plomb. D'ailleurs, il voyait la délivrance à deux pas et cela lui donnait du courage. Chaque mouvement qui le rapprochait du sol était accompagné d'une exclamation de joie et d'encouragement de la part des spectateurs. Il avait encore vingt-cinq pieds à parcourir quand l'enfant qui ne se soutenait plus sur son dos que par soubresauts, s'échappa et tomba. Mystigo saisi, se ralentit tout à coup et s'écria : petit malheureux ! la foule de son côté jeta un cri de frayeur ; mais chacun se rappela aussitôt le lit de

sûreté et l'émotion s'apaisa. Le petit garçon, en effet, était tombé sur le dos en plein contre des matelas mais ne bougeait. On accourut à son secours, on l'appela, il ne répondit pas ; enfin, on lui mit de l'éther sous les narines et il ouvrit les yeux : il n'était qu'étourdi : aussi pompiers et public se félicitèrent de ce que leur organisation de secours n'eût pas été inutile. Cependant, Mystigo arrivait, il descendait maintenant plus vite depuis que l'enfant était descendu en gros ; bientôt, il sauta sur les matelas aux applaudissements frénétiques de dix mille mains et aux vivats indescriptibles de cinq mille voix : c'était une véritable ovation. Alors Mystigo qui, tout à l'heure, avait été effleuré par l'aile de la mort, redevint tout guilleret en mettant pied à terre et envoya des baisers au peuple en disant d'un air bon enfant : " Vive le plancher des vaches ! "

ANTIDE.

(A suivre).

## AMENITÉS FÉMININES

Blanche. — Oui, ma chère, Louis et moi, nous allons devenir associées pour la vie.

Alice. — Et dire que c'est toi qui sera le senior ! Es-tu chanceuse !

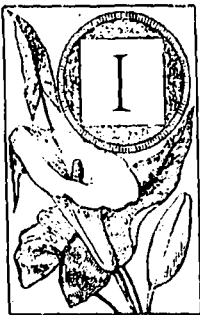


## QUAND LA RÉCOLTE EST BONNE



—Dieu merci ! Les sueurs ne nous coûtent pas.

## UN DÉSESPÉRÉ



Il n'était pas né heureux, le pauvre petit gars ! Sa mère morte de misère l'avait laissé un beau jour à la charge de la commune.

Tout déguenillé et pleurant, les voisins l'avaient amené à la mairie. Le Conseil avait délibéré, et, après d'instantes prières, accompagnées d'une légère pension, on avait décidé une honnête

veuve du bourg à se charger de l'orphelin. Timide et muet, l'enfant était entré dans cette maison qu'on ne lui ouvrait qu'à regret, il en avait l'instinct.

« Un vilain sournois ! » disait la bonne femme. Non, hélas non ! un pauvre petit farouche, replié sur lui-même, et dont l'œil eût rayonné de tendresse au premier baiser.

On eût bien étonné la vieille paysanne en lui disant que l'enfant n'était pas heureux. Le bien-être matériel représentant pour elle le *summum* du bonheur, il ne lui venait pas à l'esprit qu'un baiser, un mot tendre fussent nécessaires à certaines natures. N'était-il pas mieux chez elle qu'avec sa pauvre mère. Ses vêtements n'étaient-ils pas toujours propres et raccommo-  
dés ? Avait-il faim quelque fois ? Non. Eh bien ! alors, de quoi se plaignait-il ? Il ne se plaignait pas, le pauvre, mais son œil restait terne et sa bouche ne souriait jamais.

Pauvre orphelin ! pauvre oiselet sans plumes, que l'aile chaude de la mère n'avait su garantir ni du froid ni de l'ondée !

Nonchalamment, le matin, il partait à l'école. Sans grand entrain pour l'étude, il n'était pas le favori du maître ; aussi, le devoir, souvent mal fait, l'obligeait-il à passer sa récréation dans la classe. Il demeurait là sans regret. Resté chétif, faute de soins, les vigoureux poussées de ses

tien de l'enfant était une lourde charge et se décida à faire des démarches pour obtenir son admission dans un établissement hospitalier.

Sans préparation aucune, la mère Bouvet prévint le petit de cette décision.

L'oreille fermée à tous les détails que la bonne femme crut bon d'ajouter, l'enfant restait devant elle, bras pendants, son blême petit visage devenu terreux sous l'émotion qui le secouait, pendant qu'il balbutiait :

—Ce n'est pas vrai !  
Ce n'est pas vrai !

—Si, mais si, entêté à preuve que tu partiras demain à neuf heures.

Clément s'enfuit comme un fou dans la campagne. L'hospice pour lui, autant dire la prison ! Quel désespoir envahit son cœur ? Quel travail se fit dans sa cervelle affolée ? Qui le saura jamais ? Le soir, à l'heure où les enfants s'endorment bercés par leur mère, l'abandonné se laissa glisser dans la rivière, qui coulait profonde entre deux rives fleuries. Son corps, en tombant, fit un léger

robustes camarades l'effrayaient. Et puis, il y avait là des grands, précoces, comme on l'est au village, et qui, rien, disaient à Clément : « A-t-il l'air bête ce marmot ! »

La joue blanche de l'enfant rougissait. Un jour, il avait menacé Lucien de son mince petit poing. Ah ! qu'ils avaient ri, les grands garçons !

Les jeudis étaient ses jours de joie. Un morceau de pain dans sa poche, il s'en allait le matin par la coulée des prés, disparaissant tout entier entre les hautes tiges. A demi-allongé sur l'herbe, il restait là des heures entières à regarder aller et venir, affairées, les bestioles qui vivaient gaiement leur existence d'un jour. Il connaissait tous les secrets des nids ; mais, féminisé peut-être par la débilité de son corps, il ne lui venait jamais à l'idée de porter une main brutale sur tout ce euple emplumé. Il retenait son souffle pour ne pas effaroucher la mère lorsqu'elle venait apporter la becquée à ses oisillons, et, quand ces derniers avaient pris leur vol, Clément ramassait souvent le petit nid qui avait abrité la couvée.

Brutalement, dans cette vie terne, un coup de foudre éclata. La commune trouva que l'entre-

bruit, si léger, qu'il n'interrompit pas Poiseau qui chantait sur une branche voisine. C'était fini !

Le lendemain, le garçon meunier trouva le corps acroché aux branches d'un saule. Quelques nénuphars touchaient le corps blanc, aux yeux clos, qui gardait dans la mort la tranquillité du sommeil.

Ce furent les seules fleurs qui parèrent son dernier lit. A la hâte, le lendemain, comme une honte qu'il fallait vite cacher, on transporta le pauvre petit corps dans un coin reculé du cimetière ; on lui faisait l'aumône de ce trou avec autant de dureté qu'on lui avait donné un morceau de pain !

Les langues marchèrent, les plumes plus encore : on parla de dépravation précoce, de faiblesse et de vagabondage invétérés ; mais personne ne dit mot de l'horrible souffrance qu'avait dû ressentir ce désespéré !

Ah ! les grands mots sur cette pauvre tombe ! Qui lui avait appris ses devoirs, dites, à cet essai ? qui lui avait dit qu'on ne déserte pas le combat, lorsqu'il commence à peine ?

J'ai vu la tombe de Clément un jour de printemps. Couverte de grandes herbes, un rosier sauvage pour toute parure, elle m'a semblé triste comme les jours de l'enfant. Faut-il croire que l'autre vie n'a rien gardé de meilleur à ce pari ? Non, oh non ! Là bas, espérons d'où les amertumes sont bannies, il a trouvé les tendresses et les miséricordes dont sa vie a été sevrée.

LOUISE DERENNE.

Ripans Tabules banish pain.

## EXPERT

*Madame de Lajalousie.*—Vous avez vu le bébé de madame Jeunemariée ; donnez-moi franchement votre façon de penser sur le marmot.

*Le vieux garçon.*—Hum ! D'abord, il est tout petit ; n'a ni barbe ni cheveux ; a la figure rouge et a fichement la trogne d'ivrogne de son père.

## POÈME SANS PAROLES



RÉVERIE



## FEUILLETON DU SAMEDI

## LES CHEVALIERS DU POIGNARD

ROMAN ÉMOUVANT PAR XAVIER DE MONTÉPIN

## DEUXIÈME PARTIE.—LES AMOURS DU CHEVALIER.

## II. — LE RAPPORT.

(Suite)

—Qu'importe ?  
 —Nous pouvons avoir dix-sept personnes à combattre.  
 —Des rameurs !... des commis !... des laquais !... en vérité, voilà des ennemis bien redoutables ! Nous en aurons bon marché, crois-moi, Roncevaux...  
 —Je le souhaite, major.  
 —Et tu dis que le juif arrivera demain ?...  
 —Oui, demain.  
 —A quelle heure ?  
 —On l'attend pour souper, c'est-à-dire vers les huit heures du soir.

—Bien !... nous serons à l'hôtellerie avant lui.

Le major se retira dans sa chambre, où il emmena Denis, afin de délibérer avec lui sur la marche à suivre pour conduire à bonne fin cette magnifique entreprise.

Voici ce qui fut arrêté dans ce conciliabule :

Chacun des hommes de la troupe allait prendre le costume et l'apparence d'un marchand ambulancier.

On chargerait tous les chevaux d'autant de ballots de toile et d'étoffes qu'ils en pourraient porter ; les bandits les conduiraient par la bride, et, dans cet attirail inoffensif, on irait prendre possession de l'auberge du *Faucon blanc*, de toute la partie au moins qui resterait libre.

Ce plan était bon ; seulement, il fallait le mettre à exécution sur-le-champ pour arriver le lendemain dans la matinée, car des hommes à pied et des chevaux lourdement chargés ne marchent pas vite.

Denis reparut au milieu des bandits, auxquels il fit part des volontés du chef.

Chacun s'occupa, tout aussitôt, d'exécuter ses ordres.

En moins d'une heure, ces hommes aux visages durs et rebarbattifs avaient pris, comme par enchantement, l'aspect placide et débonnaire de bons commerçants voyageant pour leurs affaires. Les chevaux eux-mêmes, chargés de pyramides de ballots, baissaient la tête d'un air humble et ne piaffaient pas comme de coutume.

On eût dit qu'ils voulaient se conformer au rôle qu'ils étaient appelés à jouer.

Quand tout fut prêt, les chevaliers du poignard se mirent en route.

Ils étaient au nombre de sept, y compris le major et Denis. Les autres restaient au château pour le garder.

## III. — L'AUBERGE DU FAUCON BLANC.

Le village de Goldner, bien connu des artistes et des touristes qui visitent les bords du Rhin, est situé dans une position charmante.

Aujourd'hui encore, il mire dans les eaux vertes et bleues ses maisons à pignons pointus et ses étroites fenêtres à tout petits carreaux.

Un anse microscopique sert de lieu d'asile à quelques barques de pêche et de transports dont les voiles triangulaires frissonnent au souffle du vent.

L'hôtellerie du *Faucon blanc* existe encore de nos jours.

Seulement, elle a changé de nom, nous ne savons pourquoi : elle s'appelle maintenant l'auberge des *Rois Mages*.

A l'époque où se passaient les faits que nous racontons, l'hôtellerie dont il s'agit avait deux issues principales, l'une sur la rue, l'autre sur le fleuve.

Une petite terrasse, à balustres de bois tournés, dominait le Rhin auquel on descendait par un escalier de quelques marches dont les flots transparents baignaient la dernière.

C'est là qu'on amarrait les barques, à des anneaux de fer disposés exprès.

Dix heures du matin sonnaient au moment où les prétendus marchands, conduits par le major et Denis, arrivèrent avec leurs chevaux pesamment chargés dans la cour de l'auberge.

Otto Gutter, l'hôte du *Faucon blanc*, sortit de la maison pour les recevoir.

C'était un homme d'une soixantaine d'années, court et gros, dont le ventre rappelait celui de Falstaff, et dont la figure offrait un échantillon de ce type grotesque, vulgairement attribué aux casse-noisettes de Nuremberg.

Malgré cette protubérance abominable développée outre mesure

et cette trogne empourprée et comique, Otto Gutter ne manquait point d'une sorte de solennité dans sa démarche.

Il se dirigea vers le major, qui se trouvait le plus avancé de son côté, et, soulevant son bonnet avec politesse, il lui dit : — En vérité, mon maître, j'en suis bien marri, mais il est de toute nécessité que je vous engage à passer votre chemin...

Le major tressaillit.

—Passer notre chemin ?... —répéta-t-il.

—Mon Dieu, oui.

—Et pourquoi ?

—Parce qu'il m'est impossible de vous loger...

—Votre hôtellerie est donc pleine ?

—Elle est absolument vide, au contraire...

—Eh bien ?...

—Mais elle est retenue.

—Pour quand ?

—Pour ce soir.

—Tout entière ?

—Oui.

—Et par qui, mon Dieu ?...

—Par un voyageur, avec sa suite.

—Quelque grand seigneur ?

—Le fameux Van Goët de Cologne, — répondit Otto Gutter avec emphase.

Et tandis qu'il prononçait ce nom, il semblait se gonfler de toute l'importance du personnage qu'il était appelé à recevoir.

—Ah ! s'il s'agit du fameux Van goët, — répliqua le major, — je n'ai rien à répondre...

—Vous voyez...

—Il a retenu aussi, sans doute, vos écuries pour ses équipages ?

—C'est, au contraire, la seule chose qu'il ait laissée libre... il voyage par eau...

—Mais, alors, vous pourriez loger mes chevaux ?...

—Parfaitement.

—Eh bien, logez-les.

—Mais vous ?

—Oh ! nous, nous coucherons à côté d'eux, sur la paille fraîche... Nous ne sommes point difficiles, et pourvu que vous puissiez nous offrir un bon dîner et un bon souper...

—Rien de plus facile : j'ai de la viande de boucherie, de la volaille, du gibier et du poisson, de quoi nourrir cent personnes...

—A merveille ! donnez vos ordres, je vous prie pour qu'on songe à notre repas, tandis que nous allons mettre les chevaux à l'écurie.

Otto Gutter fit un signe qui équivalait à un acquiescement et tourna sur ses talons.

Le major l'arrêta.

—Les marchandises contenues dans nos ballots sont d'une grande valeur, — lui dit-il, — ne pourriez-vous les enfermer dans quelque endroit où elles seraient en sûreté ?

—Parfaitement, — répondit l'hôte ; — il y a une salle basse qui semble faite toute exprès pour cet usage... Qu'on décharge vos ballots, je vous apporterai la clef de cette salle tout à l'heure.

En effet, au bout de moins d'une demi-heure, les chevaux étaient à l'écurie, devant des râteliers bien garnis, et on rangeait les marchandises en bon ordre dans une sorte de petit caveau voûté et obscur, dont le major conservait la clef dans sa poche.

Un excellent repas fut ensuite servi à la bande : puis les uns allèrent se jeter à l'écurie sur la paille, afin d'y goûter un peu de repos, et les autres visitèrent l'hôtellerie et ses alentours, afin de se rendre compte des localités.

La journée toute entière se passa ainsi.

Vers le soir, quand approcha l'heure de l'arrivée de Van Goët, l'activité redoubla dans la maison.

Maître et valets déployèrent un zèle bruyant. On entendit tourner les broches, chanter les ragoûts et crépiter les fritures.

Enfin, une sorte de vigie, placée en haut de la maison, signala l'approche d'une embarcation importante qui s'avancait rapidement, poussée par ses voiles déployées et par les avirons de huit rameurs.

—Ce doit être le fameux Van Goët de Cologne ! — s'écria Otto Gutter en essayant du revers de sa main gauche, son front baigné de sueurs, et en se hâtant de se dépouiller du tablier blanc, insigne glorieux de ses fonctions de chef de cuisine.

C'était bien Van Goët, en effet.

Il fut impossible d'en douter lorsque la grande barque s'arrêta en face du petit débarcadère dont nous avons parlé.

Le juif archimillionnaire quitta d'un air nonchalant les coussins de velours noirs sur lesquels il était étendu, et mit pied à terre.

C'était un homme de quarante ans à peine, somptueusement vêtu, d'une taille haute et riche, et dont le visage noble et régulier n'avait emprunté au type juidaïque que son nez en forme de bec d'aigle, ses yeux noirs percants et ses cheveux noirs un peu crépus.

Derrière lui marchaient deux commis, entièrement vêtus de noir, dont l'un portait sur son bras un énorme portefeuille rouge, assez semblable à celui d'un ministre, et l'autre une cassette de petite dimension, mais qui semblait excessivement lourde.

Derrière les commis venaient quatre laquais, équipés en homme de guerre, ayant l'épée au côté, les pistolets à la ceinture et le mousqueton sur l'épaule.

Deux autres laquais, armés de même, restèrent sur le pont de la barque, visitèrent les amorces de leurs mousquetons et de leurs pistolets, et se mirent à se promener de long en large, comme des sentinelles en faction.

Les huit rameurs se partagèrent en deux troupes égales.

Quatre descendirent à terre.

Quatre demeurèrent dans la barque et se couchèrent sous leurs banes.

—Diable! diable!. . . — se dit Denis, qui, depuis la terrasse, avait pris note de tous les détails que nous venons de mettre sous les yeux de nos lecteurs.—Roncevaux avait raison!. . . l'entreprise que nous allons tenter est brillante, mais dangereuse, et la réussite en est douteuse!. . .

La nuit arriva. Une nuit sombre et profonde, une de ces nuits sombres et sans étoiles, qui enveloppent le monde dans un manteau d'impénétrables ténèbres.

Les quatre laquais que nous avons vus descendre avec Van Goët avaient remplacé sur le bateau et dans leur factions leurs deux camarades.

Une lanterne, suspendue au mât, éclairait leur promenade régulière et nocturne.

Onze heures du soir sonnaient.

Van Goët venait d'éteindre les bougies qui brûlaient auprès de son lit.

Dans l'hôtellerie, tout semblait dormir.

En ce moment, un homme, se glissant dans l'obscurité, entr'ouvrit doucement la porte de l'écurie.

C'était le major.

—Êtes-vous là?—fit-il à voix basse.

—Oui.

—Tous?

—Tous.

—Et le lieutenant?. . .

—Me voici. . . —répliqua Denis.

—Viens avec moi,—dit le major;—le moment d'agir approche, et nous ne pourrions nous concerter ici. . .

Denis, sans rien répondre, se leva et suivit son chef.

Tous les deux firent le tour de l'auberge du *Faucon blanc*, et se dirigèrent sur les bords du fleuve.

Le silence était aussi profond que l'obscurité.

On n'entendait que le clapotement de l'eau contre les berges escarpées.

A cinquante ou soixante pas en arrière, on voyait luire, comme une pâle étoile, le fanal suspendu au mât du bateau.

—Ici nous sommes encore trop près,—dit le major,—allons plus loin. . .

Et il continua à marcher, entraînant Denis qu'il avait pris par le bras.

Ils firent ainsi quelques centaines de pas sans échanger une seule parole.

Quand le major s'arrêta et se retourna, un bouquet d'arbres cachait la lumière de la barque, le lit du fleuve s'était escarpé de plus en plus, et l'on entendait l'eau courir et gronder à une grande profondeur.

—Je crois,—reprit le major,—je crois que maintenant nous ne risquons rien et que nous pouvons causer. . .

—Ah! pardieu!—répliqua Denis,—à moins que le diable lui-même ne vienne nous espionner, je réponds que personne ne nous entendra!

—Le fait est que cet endroit est sinistre, il y fait noir comme dans l'enfer, et ce bruit de l'eau qui coule sous nos pieds a je ne sais quoi d'effrayant.

—Celui qu'on précipiterait ici, dans le Rhin ne reviendrait jamais accuser son meurtrier. . . —murmura Denis.

Le major se mit à rire.

—Qu'avez-vous donc?—lui demanda le jeune homme.

—Je pense,—répliqua le capitaine,—que si tu voulais, il te serait bien facile d'arriver à la tête de la compagnie. . .

—Comment?. . .

—Eh! tout simplement en me donnant un coup d'épaule. Je ne sais pas nager.

Denis tressaillit.

—Ah! pardieu!—s'écria-t-il,—major, c'est une idée!. . . Il est gaillard qu'elle vienne de vous!. . .

Et, avant même d'avoir achevé cette répose, Denis Poulailler frappait le major d'un coup de poignard en plein cœur, et le précipitait dans le Rhin.

On entendit un cri étouffé, un bruit sourd, un clapotement d'eau.

—Ce fut tout. . .

#### IV. — LA CLEF DE LA SALLE BASSE.

Après avoir frappé le major, Denis Poulailler resta pendant quelques secondes étonné et comme épouvanté du crime qu'il venait de commettre.

Une terreur superstitieuse s'empara de lui.

Il lui semblait que des flambeaux vengeurs allaient s'allumer dans les ténèbres pour dévoiler son crime. Il lui sembla que des voix mystérieuses allaient troubler le silence de cette nuit sombre pour lui crier:—Assassin! assassin! Un frisson pareil à ce *souffle* dont parle l'Écriture passa sur la face pâle du meurtrier. Ses cheveux se hérissèrent sous son bonnet de laine, et il promena autour de lui un regard effaré. Mais aucun bruit ne troubla le silence. Les ténèbres restèrent insondables, et le fleuve, noir comme de l'encre, continua à courir entre ses berges escarpées, avec un clapotement monotone, entraînant dans sa course le cadavre sanglant du major.

L'esprit de notre héros n'était point de ceux sur lesquels une vague terreur peut avoir longtemps prise.

Denis passa la main sur son front, secoua machinalement les épaules, et reprit d'un pas rapide et résolu le chemin de l'auberge du *Faucon blanc*.

En moins de deux minutes, il arrivait auprès de l'écurie où se trouvaient les hommes de la bande.

La porte de cette écurie était entr'ouverte.

Denis appela successivement, d'une voix très-basse, Roncevaux et Hermann. Les deux bandits sortirent aussitôt.

Denis les emmena à cent pas de l'hôtellerie et leur dit:

—Le moment est arrivé.

—Nous sommes prêts,—répliqua Roncevaux.

—Le major m'a chargé de vous demander quel est votre avis relativement au plan d'attaque,—poursuivit le lieutenant.—Pensez-vous que nous devions laisser dormir le juif tranquillement pour ne nous occuper que de la barque, ou devons-nous, au contraire, nous assurer de Van Goët avant tout?

—Mon avis est de prendre ce dernier parti,—dit Roncevaux.

—Et le vôtre, Hermann?

—Je pense de même, mon lieutenant.

—Et sur quoi fondez-vous votre opinion?

—Sur ce fait bien simple, que si nous ne parvenons pas tout d'abord à nous emparer de la barque sans donner l'alarme, si en un mot un seul coup de feu est tiré de part ou d'autre, nous aurons sur les bras le juif, ses laquais, ses rameurs, sans compter maître Otto Gutter et sa valetaille, qui nous feront passer à eux tout un vilain quart d'heure; tandis que si, tout d'abord, nous y avons mis bon ordre, nous n'aurons plus affaire qu'aux rameurs et aux laquais de la barque, dont, je crois, nous viendrons facilement à bout. . .

—Parfaitement raisonné, Roncevaux.

—Vous trouvez, lieutenant?

—Sans doute. Votre opinion est de tous points conforme à la mienne.

—Est-ce aussi celle du major.

—Oui.

—Alors, il est probable que nous avons raison, puisque nous sommes tous d'accord.

—Cela est probable, en effet. Rejoignons notre monde.

—Lieutenant, où donc est le major?

—Je l'ai laissé il n'y a qu'un instant, sur le bord du Rhin, en vue de la barque; il va venir nous retrouver,—répliqua Denis du ton le plus naturel et le plus indifférent.

Les trois hommes se mirent en marche, et chemin faisant, Denis demanda:—Savez-vous comment le juif et sa suite se sont distribués les logements à l'intérieur de l'hôtellerie?

—Oui,—répondit Roncevaux,—je le sais, j'ai passé toute la soirée à faire bavarder un valet.

—A merveille!. . .

—Van Goët couche au premier étage dans une grande chambre qui fait face à l'escalier. Ses deux commis occupent une pièce contiguë à celle-là. Les rameurs et les laquais qui ne se trouvent point dans la barque se sont installés au rez-de-chaussée, à droite. Otto Gutter a conservé sa chambre habituelle, qui touche aux cuisines. Les marmitons et les servantes logent sous les toits.

Denis hocha la tête d'un air soucieux.

—Que le diable, mon protecteur, m'emporte!—murmura-t-il entre ses dents,—si nous retirons de cette expédition autre chose que des coups d'épée dans les reins et des balles de mousquet dans la tête!. . .

—Vous voyez les choses en noir, lieutenant,—dit Roncevaux qui avait entendu cet aperté.

—Ma foi,—répliqua Denis,—il est vraisemblable, vous en conviendrez, que ce juif cousu d'or a fermé sa porte en dedans, et je ne vois pas trop comment nous ferons pour l'enfoncer, cette porte, sans avoir sur le dos une vingtaine de gaillards plus ou moins déterminés qui nous attaquerons par derrière.

(A continuer.)

# THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS.....PROP. ET GERANT.

(Semaine commençant LUNDI, le 22 AOUT, Après-midi et soir.)

## GRANDE OUVERTURE

LE GRAND MÉLODRAME DE A. V. PEARSON

# THE MIDNIGHT ALARM

Joué par une compagnie d'artistes choisis.

La grande scène sur le quai de la rivière Est. L'horloge à la statue vivante. Une scène sur une ferme de New-Jersey. Le pont tournant de chemin de fer. L'express rapide. L'alarme de minuit et course de deux superbes chevaux trainant une véritable pompe à vapeur.

La semaine prochaine J. M. SUMMERS dans le grand mélodrame JERREY.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

# LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE

Abonnement en dehors de Montréal SEULEMENT \$3.00 PAR ANNÉE

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES \$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

ANNONCEZ DANS "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

MOYENNE POUR LE MOIS DE JUILLET

**23,600 par jour**

Pour prix et toute autre chose, s'adresser à

**LA PRESSE,**

71 et 71a Rue St-Jacques, Montréal

# QUEEN'S = THEATRE

SPARROW & JACOBS, GÉRANTS

(Autrefois le QUEEN'S HALL)

Semaine Commençant le 22 Aout, Grande ouverture de la Saison.

MARK MURPHY ET SES COMEDIENS

DANS LA COMÉDIE D'OPÉRA

# O'DOWDS NEIGHBORS

Sièges en vente au magasin de musique de Sheppard, et au magasin de la Cie New-York Piano.

PRIX

Le soir \$1.00, 75 cts, 50 et 25 cts.

Matinées, Samedi, prix : 75 cts, 50 et 25 cts.

## VIN de VIAL

**TONIQUE ANALEPTIQUE RECONSTITUANT**

Le Tonique le plus énergique que doivent employer Convalescents, Vieillards, Femmes, Enfants débiles et toutes personnes délicates.



AU QUINA  
**SUC DE VIANDE PHOSPHATE de CHAUX**

Composé des substances absolument indispensables à la formation et au développement de la chair musculaire et des Systèmes nerveux et osseux.

Le VIN DE VIAL est l'association des médicaments les plus actifs pour combattre l'Anémie sous toutes ses formes. Chlorose, Phtisie, Dyspepsie, Gastrites, Age critique, Epuisement nerveux, Débilité résultant de la vieillesse, étiollement, longues convalescences et tout état de langueur et d'amaigrissement caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.

Pharmacie J. VIAL, rue de Bourbon, 14, LYON. Toutes Pharmacies.

# PARC-ROYAL

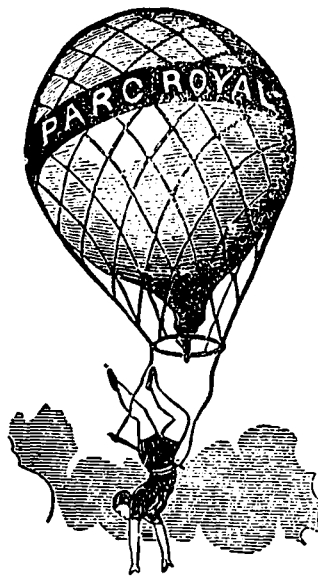
Avenue Mont-Royal, près de la rue St-Denis

## DIMANCHE APRES-MIDI, 28 AOUT 1892

NOUVELLE

# ASCENSION EN BALLON

Mr. STANLEY SPENCER, qui a fait Dimanche dernier, au Parc Royal, une si brillante ascension en ballon, promet de l'éclipser Dimanche prochain.



N'OUBLIEZ PAS que la descente en Parachute est un des plus beaux spectacles que l'on puisse contempler.

## Autres Attractions Dimanche Après-Midi et Soir

ROBB et SIEGRIST, les plus grands acrobates comiques du monde.

Les FRÈRES COOGAN sur les patins à roulettes, scènes et positions des plus comiques et des plus amusantes. GEORGE KOLA, l'Homme Serpent.

M. E. GOMER, le chanteur comique du Parc.

**ADMISSION, 10 CTS. ENFANTS, 5 CTS.**

# DYSPEPSINE

— LE —  
GRAND REMEDE AMERICAIN

— POUR LA —  
**DYSPEPSIE**

GUERIT RADICALEMENT

*L'Indigestion, Flatulence, Estomac en Désordre, Brûlement d'Estomac, Mauvaise Tête, Constipation, Maladies Biliéuses,*

— AINSI QUE —

LA DYSPEPSIE ET LES MALADIES DE FOIE SOUS TOUTES LEURS FORMES

Regularisant l'action de l'Estomac et des Organes Digestifs.

En Vente dans toutes les Pharmacies, 50 cts. la Bouteille

**J. EMILE VANIER**

(Ancien élève de l'École Polytechnique)

INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR  
107 Rue St-Jacques, (Royal Building)  
MONTREAL.

Lemandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

COMPAGNIE FRANCO-CANADIENNE

— DES —

## ANNONCES LUMINEUSES.

La meilleure et la moins chère des publicités.

MM. PERRON & LAFOND

221 RUE CRAIG

MONTREAL.

## Loterie de la Province de Québec

AUTORISÉE PAR LA LÉGISLATURE

VALEUR DES LOTS, \$52,740

Tous les lots sont tirés à chaque tirage.

TIRAGES LE 1er ET LE 3ème MERCREDI DE CHAQUE MOIS

Rappelez-vous que le gros lot est de

**\$ 15,000**

PRIX DU BILLET, \$1.—11 BILLETS POUR \$10.

Pour \$1.00 vous pouvez gagner \$15,000.  
Pour \$1.00 vous pouvez gagner 5,000.  
Pour \$1.00 vous pouvez gagner 2,500.  
Pour \$1.00 vous pouvez gagner 1,250.

Il y a aussi un grand nombre de lots de \$5, \$10, \$15, \$25, \$50, \$250, et \$500, au total de \$28,000.  
N'oubliez pas que votre billet, gagnant un lot quelconque parmi les lots tirés un par un, peut aussi gagner un des lots approximatifs de \$5, \$15 et \$10, et avoir droit en outre à un lot de \$5, s'il se termine par les deux derniers chiffres de l'un des deux premiers gros lots.

LE GÉRANT S. E. LEFEBVRE,  
81 Rue St-Jacques, Montréal, Canada

LE "SAMEDI" est imprimé avec l'encre

— DE —

TREADWELL & TESCHNER

32 and 34 Frankfort Street, New-York

MAISON FONDÉE EN 1859  
**HENRY R. GRAY**  
CHIMISTE-PHARMACIEN  
122, RUE SAINT-LAURENT, Montréal.

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogues pures, aux prix du gros.

### SPECIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.  
GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.  
GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.  
GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.  
GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

**HENRY R. GRAY**  
CHIMISTE-PHARMACIEN  
122 RUE ST. LAURENT, MONTREAL.

### A LIRE

LE PETIT FRANÇAIS ILLUSTRÉ (hebdomadaire).—Abonnement, un an 7 francs. Librairie Armand Colin & Cie., 5 rue de Mézières, Paris.

LA PETITE REVUE PARISIENNE, et LE CORRESPONDANT LITTÉRAIRE.—Abonnement, les deux journaux réunis, 5 frs. par an pour tous pays. Pour le Canada, \$1.00. M. A. CLAVEL, directeur, 36 rue de Dunkerque, Paris.

LE SILLON, revue littéraire et artistique mensuelle.—Ecrire à M. E. Bouhaye, 31 rue de Chabrol, Paris.

LA LYRE UNIVERSELLE, revue poétique illustrée Lamartinienne.—Abonnement, 5 frs. par an. Jules Canton, directeur, 19 rue Soufflot, Paris.

LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois.—Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris.

L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CURIEUX.—Paris: Lucien Faucon, directeur, 13 rue Cujas, New York: F. W. Christern, 251 Fifth Avenue.

JOURNAL DE LA JEUNESSE.—Abonnement: Un an, 20 frs., Six mois, 10 frs. Bureaux à la librairie Hachette & Cie, 79 Boulevard Saint-Germain, Paris.

CORONNERIE.—Le plus intéressant, le plus lu, le mieux renseigné, le moins cher des journaux de corbonnerie, c'est le FRANC PARLEUR, 57, boulevard St-Michel, Paris.—Spécimens franco sur demande.

LA CROISSETTE UNIVERSELLE (journal hebdomadaire).—Prix d'abonnement 12 frs. 30. No 1 rue Rameau, Place Louvois, Paris France.


## PILOLES DE NOIX LONGUES COMPOSÉES DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.  
*Pour la guérison certaine de toutes*  
AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ÉTOURDISSEMENTS.  
Et de toutes les maux causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

**B. E. MCGALE**  
PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME



REGULATE THE  
STOMACH, LIVER AND BOWELS,  
AND  
PURIFY THE BLOOD.  
A RELIABLE REMEDY FOR  
Indigestion, Biliousness, Headache, Constipation, Dyspepsia, Chronic Liver Troubles, Dizziness, Bad Complexion, Dysentery, Offensive Breath, and all disorders of the Stomach, Liver and Bowels.  
Ripans' Tablets contain nothing injurious to the most delicate constitution. Pleasant to take, safe, effectual. Give immediate relief.  
Sold by druggists. A trial bottle sent by mail on receipt of 15 cents. Address  
**THE RIPANS CHEMICAL CO.**  
10 SPRUCE STREET, NEW YORK CITY.

**E. G. SIMARD, B. C. L.**  
(DE SIMARD & SIMARD)

NOTAIRE PUBLIC  
15 RUE ST. JACQUES, MONTREAL.

## ATTRACTION SANS PRECEDENT

Plus de un Quart de Million distribué



### LOTIERE DE L'ETAT DE LA LOUISIANE

Incorporée par la législature pour des fins d'éducation et de charité, reconnue dans la constitution actuelle de l'Etat, en 1879, par une majorité écrasante du vote populaire, et devant continuer jusqu'au 1er janvier, 1895.

Les grands tirages extraordinaires ont lieu semi-annuelle, *maintenant en Juin et en Décembre*, et les tirages à NOMBRE SIMPLI ont lieu dans chacun des autres dix mois de l'année. Tous les tirages se font en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Reputée depuis vingt ans pour l'intégrité de ses tirages et la promptitude de ses paiements.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements pour tous les tirages mensuels et semi-annuels de la Loterie de l'Etat de la Louisiane que nous avons personnellement les tirages mêmes, et que ces tirages sont faits avec honnêteté, impartialité et bonne foi envers tout le monde; et nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat avec "fac simile" de notre signature dans ses annonces.

*St. Jacques*  
*J. F. Emery*  
*M. A. Labelle*  
Commissaires.

Nous, soussignés, banquiers et banquiers, payerons tous les prix gagnés à la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos comptoirs.

R. M. WALMSLEY, Président Louisiana National Bank  
PIERRE LANAUX, Président State National Bank  
A. BALDWIN, Président New-Orléans National Bank  
CARL KOHN, Président Union National Bank.

## LE TIRAGE MENSUEL DE \$5 AURA LIEU

L'ACADEMIE DE MUSIQUE, Nouvelle Orléans

MARDI, 13 SEPTEMBRE 1892

Prix Capital . . . \$75,000

100,000 Billets dans la roue.

### LISTE DES PRIX:

1 Prix de \$75,000, soit.....	\$75,000
1 Prix de \$20,000, soit.....	\$20,000
1 Prix de 10,000, soit.....	10,000
1 Prix de 5,000, soit.....	5,000
2 Prix de 2,000, soit.....	5,000
5 Prix de 1,000, soit.....	5,000
25 Prix de 300, soit.....	7,500
100 Prix de 200, soit.....	20,000
200 Prix de 100, soit.....	20,000
300 Prix de 60, soit.....	18,000
100 Prix de 10, soit.....	20,000

### PRIX APPROXIMATIFS

100 Prix de \$100, soit.....	\$10,000
100 Prix de 60, soit.....	6,000
100 Prix de 10, soit.....	1,000

### PRIX TERMINAUX

999 Prix de \$20, soit.....	\$19,980
999 Prix de \$20, soit.....	\$19,980
3,434 Prix se montant à	\$265,460

### PRIX DES BILLETS:

Billets Complètes, \$5; Deux-Cinquièmes, \$2; Un-Cinquième, \$1; Un-Dixième, 50c; Un-Vingtième, 25c.

Prix des Clubs: 11 Billets complets ou leur équivalent en fractions pour \$50.00

Taux spéciaux pour les agents. Agents demandés partout

IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'express à nos frais, pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous paierons tous les frais, et nous payons tous les frais d'Express sur BILLETS et LISTES DES PRIX envoyés à nos correspondants. Adressez:

PAUL CONRAD, Nouvelle-Orléans, La.

Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible. Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la maille à toutes les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes des prix.

Les listes officielles des prix seront envoyées sur demande à tous les agents locaux, après chaque tirage, en n'importe quelle quantité, par express, *franches de port*.

N'oubliez pas que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des Etats-Unis, un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat, n'expire que le premier Janvier 1895.

Nous mettons le public en garde contre les contrefaçons et les nombreux billets de certaines loteries qui inondent aujourd'hui le marché, *sans garantie valable*. Insistez que les agents vous vendent des billets de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, si vous voulez profiter des avantages immenses qu'elle offre au public.